



# frontières

images de vies entre les lignes

## Point de vue

### Ceci n'est pas une frontière

Jadis, l'occupation et ses démonstrations de force suffisaient à maintenir l'ordre. C'était le temps où l'occupant n'avait peur ni de regarder, ni de se montrer. À l'époque, on les appelait les Arabes. C'était avant le *monstre*, et ses *raisons de sécurité*, avant que la « séparation » ne remplace la « paix ». Leurs visages étaient transparents et leurs yeux baissés, mais leurs corps étaient bel et bien présents. Corps d'éboueur, d'ouvrier du bâtiment, corps de femme de ménage, de manutentionnaire, d'ouvrier et d'ouvrière à la chaîne, corps de maraîcher et de vendeur à la sauvette, plongeur ou serveur, corps d'ouvrier et d'ouvrière agricole, restaurateur exotique, vendeur de souvenirs, corps objets de peurs et de désirs. Ils n'avaient pas de nom. C'était une foule de corps d'indigènes colonisés.

Puis les corps se sont révoltés, quand une nouvelle génération, elle aussi sans nom ni visage, a revendiqué l'égalité en affrontant ses occupants, quand ces jeunes ont enfin osé regarder les colonisateurs droit dans les yeux, les obligeant ainsi à les voir. Un *monstre* était nécessaire et la séparation est devenue matérielle. Séparation entre « ici » et « là-bas », entre intérieur et extérieur. Le monstre, une illusion optique – des centaines de kilomètres de béton, barbelés, barrières électrifiées, barrages, clôtures métalliques, miradors, senseurs, caméras de surveillance et autres gadgets technologiques –, cache les visages et les corps des indigènes qui survivent au-delà. Son existence même, sa présence dans le paysage, signale qu'on a voulu qu'il masque ce qu'il est interdit de voir, ce qui est visiblement insupportable : la présence absente, la Palestine. Alors, pour ne plus rien y voir, il fallait montrer le monstre. Une partie a été recouverte de dessins : des paysages verdoyants et pastoraux. À d'autres endroits, on a peint des arcades en trompe l'œil. Devant certains morceaux, on a érigé des remblais de terre sur lesquels des jardins paysagers ont été plantés. Mais ces dessins et ces remblais ne trompent pas l'œil, ils signalent encore qu'on cache là ce qu'il est convenu de ne pas voir.

À ce système sans précédent, ou plutôt ayant un précédent qu'il serait dangereux de rappeler, il fallait donner un nom. Il varie selon les points de vue, les positions politiques, les idéologies ou l'imaginaire : muraille, obstacle, mur, clôture, barrière, barrage, frontière... d'empêchement, de sécurité, de séparation, d'apartheid, contre la terreur... Aucun de ces noms n'arrive à décrire précisément cette entreprise d'*engineering* sociale déployée par le sionisme à l'intérieur de la Palestine/Eretz Israël (rappelons-le, cette entreprise pharaonique ne sépare pas deux territoires ou deux entités ; elle instaure sur un seul territoire, la Palestine-Israël, deux régimes : celui du droit et celui de

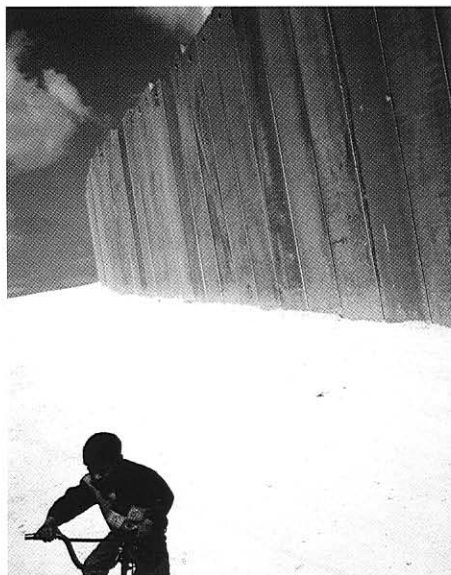
**Eyal Sivan**

Cinéaste, essayiste  
et enseignant, est né  
à Haïfa, en Israël.

l'arbitraire, les zones pour les Juifs et les zones pour les Arabes).

Sa présence masque une grande partie de la réalité. Il n'est pas surprenant, donc, qu'aucune tentative de désigner ce système n'ait réussi à décrire l'effet visuel créé par cette présence. Car comment nommer une série d'éléments physiques destinés à cacher ce qui est au-delà, mais dont la seule existence rappelle sans cesse qu'il s'agit d'un masque ? C'est un système paradoxal, rassurant et déstabilisant à la fois, car le monstre n'a pas de limite. La notion la mieux à même de définir une telle présence pourrait être empruntée au monde de l'image : le cadre. Lui aussi cache pour créer une image qui serait la réalité. Alors que la réalité physique, le temps présent et la vie évoluent en dehors du cadre ou sous les caches qui le composent, l'image à l'intérieur du cadre perdure : une dé-monstration de la réalité, un temps présent temporaire et volatile.

De même, en se focalisant sur le monstre, on ne voit pas les balafres qu'il dessine dans la géographie et dans la vie de ceux qui l'habitent. On n'y voit pas les villages et les familles divisés, les interdictions de mariage entre habitants des deux côtés, les limitations de possibilité de mouvement, les oliviers arrachés, les cultivateurs séparés de leurs terres agricoles, les populations déplacées. Sur la ligne de suture comme au-delà, les lieux, les histoires et les humains sont invisibles. Mais l'on peut voir que nous ne pouvons pas voir au-delà de ce qu'ont choisi de nous montrer les agents du souverain colonial. Ils exercent leur pouvoir en délimitant la profondeur de champ, l'espace visible, le point de vue. Ils imposent donc une image qui, comme toute image regardée sans critique, peut devenir un monstre. Ce cadre est donc un monstre, il parvient à faire de l'autre un concept sans corps, ni représentation, ni histoire, ni sentiment. C'est une fausse perspective qui donne l'illusion visuelle d'une frontière, niant l'existence de ceux qui vivent au-delà, empêchant que l'œil ne touche et ne soit touché. Ainsi, montrant les corps déchiquetés des uns mélangés aux corps déchiquetés des autres, l'occupant peut continuer à regarder sans voir, niant que « *autrui – qu'il me regarde ou ne me regarde pas – me regarde*<sup>1</sup> ».



■ Le mur vient d'être construit dans cette banlieue de Jérusalem. Un enfant profite de la route de sécurité pour faire du vélo. Al Azzaryia, Palestine, janvier 2004.

1. Emmanuel Lévinas, *Autrement qu'être ou Au-delà de l'essence*, éd. Martinus Nijhoff, 1978